Première année | N° 23 | Mercredi 1er mars 1865

LA LUMIÈRE POUR TOUS

ADMINISTRATION
Bureau et Direction
A BORDEAUX
Cours d'Aquitaine, 57

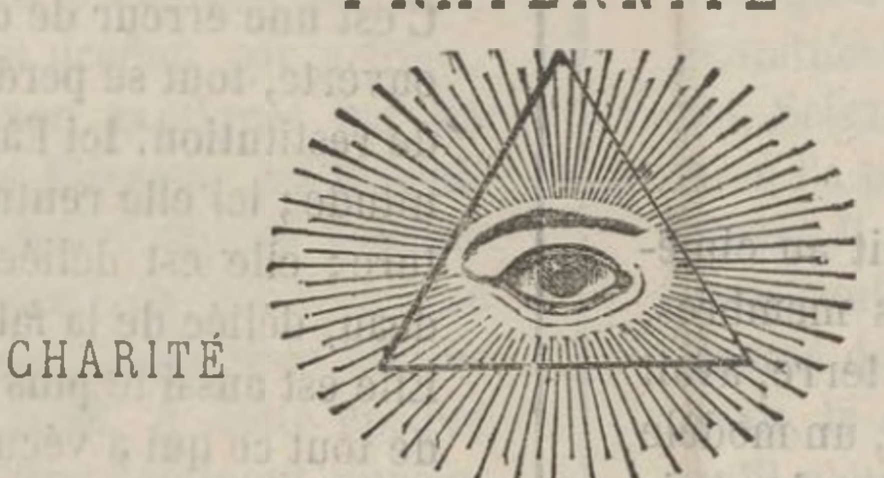
M. A. LEFRAISE
Directeur

Les lettres et envois non affranchis sont refusés.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.
Les abonnements partent du 1er avril.
Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix du numéro séparé :
A Bordeaux, 10 c.; ailleurs, 15 centimes.

FRATERNITÉ



CHARITÉ — VÉRITÉ

Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (Le Christ.)

Si vous persévérez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. (Jean, C. viii, 12 et 32.)

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).... 2 fr.
Départs et Algérie.. 3 »
Etranger continental 5 »
Amérique et pays d'outre-mer..... 7 »

ANNONCES
La ligne.......... 50 c.
On ne reçoit d'annonces que pour les œuvres littéraires et scientifiques.

Le prix de l'abonnement est reçu :
Ou en un mandat sur la poste, au nom du directeur;
Ou en timbres-poste français, plus un timbre de 20 c. pour indemnité d'échange;
Ou en une valeur à vue sur une maison de commerce de Bordeaux.
Toute demande d'abonnemen non accompagnée de l'une de ces valeurs, sera considérée comme non avenue.

JOURNAL DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PARAISSANT LES 1er ET 15 DE CHAQUE MOIS

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION

Dépôts : à BORDEAUX, chez les principaux Libraires;
à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal

OUI, ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

(*Suite et fin.*)

L'abbé montra le portrait à l'intendant et respira.

— Voilà la cause de votre terreur, dit-il. — Oui, voilà pour le bruit, répondit l'intendant; mais ces plaintes que nous avons entendues, est-ce le portrait qui les poussait? — Le fait est, dit le moine, que nous avons entendu des gémissements. — Et sur cette table? s'écria tout-à-coup Bonbonne. — Quoi? qu'y a-t-il sur cette table? demanda l'abbé. — Cette bougie à peine éteinte, dit Bonbonne, cette bougie qui fume encore; et tâtez ce bâton de cire qui n'est pas même refroidi — C'est vrai! dirent les deux témoins de cet incident presque miraculeux. — Et, continua l'intendant, ce cachet que monsieur le marquis portait à sa montre, et dont se trouve scellée, sous cachet volant, l'enveloppe adressée à son notaire!

L'abbé se laissa tomber plus mort que vif sur son siége : il n'avait pas la force de s'enfuir.

Le moine restait debout; et, sans frayeur visible, comme un homme détaché des choses de ce monde, il essayait de pénétrer ce mystère, dont il ignorait la cause, dont il voyait l'effet, mais dont il ne comprenait pas le but.

Pendant ce temps, l'intendant, à qui son dévouement prêtait du courage, tournait l'une après l'autre les pages du testament qu'il avait examiné la veille avec son maître.

Arrivé à la dernière, une sueur froide inonda son front.

— Le testament est signé! murmura-t-il.

L'abbé bondit sur sa chaise, le moine s'inclina sur la table, l'intendant les regarda tour à tour.

Il y eut entre ces trois hommes un moment de silence terrible, et le plus brave des trois sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Enfin, tous trois ramenèrent les yeux sur le testament.

Un codicille y avait été ajouté, dont l'encre était fraiche encore.

Il était conçu en ces termes :

« Ma volonté est que mon corps soit inhumé aux Carmes de la place Maubert, près de mes ancêtres.

« Fait au château de Grosbois, le 27 avril 1774, à sept heures du soir. « *Signé* : CHAUVELIN. »

Les deux signatures et le codicille étaient tracés d'une main moins ferme que le corps du testament, mais cependant parfaitement lisibles.

— Un *De Profundis*, messieurs, dit l'intendant, car il est évident que monsieur le marquis est mort.

Les trois hommes s'agenouillèrent pieusement, et récitèrent ensemble la prière funèbre; puis, après quelques minutes d'un recueillement solennel, ils se relevèrent.

— Mon pauvre maître, dit Bonbonne, il m'avait donné sa parole de revenir ici pour signer ce testament, et il l'a tenue. Dieu ait pitié de son âme!

L'intendant enferma le testament dans l'enveloppe, et, reprenant son flambeau, il engagea d'un signe ses compagnons à sortir.

Puis, tout haut :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il; allons retrouver la veuve et les orphelins. — Vous n'allez pas donner ce paquet à la marquise dit l'abbé. Oh! mon Dieu! ne faites point une pareille chose, au nom du ciel! — Soyez tranquille, dit l'intendant, ce paquet ne sortira de mes mains que pour passer dans celles du notaire; mon maître m'a choisi pour exécuteur testamentaire, puisqu'il a permis que je visse ce que j'ai vu et que j'entendisse ce que j'ai entendu. Je ne me reposerai point que ses dernières volontés ne soient exécutées, puis ensuite j'irai le rejoindre. Des yeux qui ont été témoins de semblables choses doivent se fermer promptement.

Et, tout en parlant ainsi, Bonbonne, sorti le dernier du cabinet, en avait fermé la porte; tous trois avaient descendu l'escalier, avaient jeté un coup d'œil timide sur la pendule arrêtée à sept heures, et, franchissant le perron, s'acheminaient vers l'orangerie, où attendaient la marquise et ses deux enfants.

Tous trois priaient encore, la mère à genoux, ses deux fils debout près d'elle.

— Eh bien! s'écria-t-elle en se relevant avec précipitation à la vue des trois hommes; eh bien! — Continuez votre prière, madame, dit le père Delar, vous ne vous étiez pas trompée; par une faveur spéciale, accordée sans doute à votre piété, Dieu a permis que l'âme de monsieur de Chauvelin vint nous dire adieu. — Oh! mon père, s'écria la marquise en levant les deux mains au ciel, vous voyez bien que je ne me trompais pas!

Et, retombant sur les deux genoux, elle reprit sa prière interrompue, en faisant signe aux enfants d'imiter son exemple.

Deux heures après, un bruit de grelots retentit dans la cour et fit relever la tête de madame de Chauvelin, assise entre les deux lits de ses deux enfants endormis.

Une voix retentit dans les escaliers, qui cria :

— Courrier du roi !

Au même moment un valet de pied entra et remit à la marquise une longue lettre cachetée de noir.

C'était la nouvelle officielle que le marquis était mort à sept heures du soir, d'une attaque d'apoplexie, en faisant la partie du roi.

UN DISCOURS DE VICTOR HUGO

Il y a peu de jours, une famille éplorée accompagnait au cimetière de Guernesey la dépouille mortelle d'un de ses membres, d'une jeune fille qui, pendant son court passage sur la terre, avait été, pour ses compagnes et pour ceux qui l'entouraient, un modèle de toutes les vertus. Emily de Putron venait de mourir après avoir répandu autour d'elle les leçons d'une inépuisable charité.

Au milieu de la foule émue qui, lui faisant cortége, vint se ranger autour de la tombe ouverte, se trouvait Victor Hugo, l'illustre poète, dont l'âme, dans son vol sublime, s'est si souvent élevée au-delà de notre sphère terrestre, son horizon n'étant pas assez vaste pour elle. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, du discours qu'il prononça en cette circonstance, les passages qui indiquent la communauté d'idées de l'orateur avec la doctrine spirite.

Vouloir y ajouter quelque commentaire serait chose superflue et téméraire ; quand le soleil brille, nos faibles lumières n'ajoutent rien à son éclat.

Voici les paroles prononcées sur la tombe par l'illustre poète :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs ; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

« Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions pas : dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père ; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

« Le cœur ne peut errer. La chair est un songe ; elle se dissipe : cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime, sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre : aimer, c'est vivre au-delà de la vie ; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible. Aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice ; ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

« Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

« Emily était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient ; elle avait grandi heureuse, et recevant du bonheur, elle en donnait ; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller !

« Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

« C'est nous qui sommes dans l'ombre ! Elle, elle est dans l'aurore.

« Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité ; beauté, vers l'idéal ; espérance, vers la certitude ; amour, vers l'infini ; perle, vers l'Océan ; esprit, vers Dieu.

« Va, âme !

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh ! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage. Nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature ; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon.

« Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Emily a été une des charmantes âmes rencontrées. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle a aimé, je la bénis dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort ; je la bénis dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles ! »

UNE CONFÉRENCE A LA SORBONNE

Peu à peu le Spiritisme fait sa trouée dans le monde. Après avoir subi vaillamment les assauts répétés de la chaire dite apostolique et de la théologie dogmatique, il rencontre de nouveaux adversaires dans les rangs de certains philosophes qui sacrifient tout leur encens à la raison humaine et rien à la foi.

C'est ainsi que M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le Grand, a consacré à la critique du Spiritisme toute une conférence à la Sorbonne, dans la soirée du lundi 23 janvier dernier.

Nous extrayons de la *Presse* du 25 du même mois, le compte-rendu de cette séance :

« Toujours même affluence aux lundis de la Sorbonne. Dans la soirée d'hier, malgré le mauvais temps, le grand amphithéâtre était plein. Il est vrai que les femmes et les têtes grises ou chauves dominaient. M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, avait annoncé une conférence sur les *Visionnaires au dix-neuvième siècle*. Le sujet était attrayant ; il a un petit air de mystère qui ne déplaît jamais aux imaginations. Pour parler convenablement des visionnaires, n'allait-on pas soulever le voile derrière lequel s'abrite la thaumaturgie moderne, séduisant tour à tour et les intelligences les plus distinguées et les êtres les plus vulgaires et les plus grossiers ? C'était donc un thème admirablement choisi, surtout pour un philosophe habitué à jouer avec toutes les subtilités de la métaphysique, apte aux fines distinctions de l'analyse psychologique, et en même temps capable de mettre au service de son exposition toutes les ressources d'une langue que, par son état, il doit posséder à fond. Il y a eu de tout cela dans ce que nous a dit M. Charles. Mais l'ensemble n'était pas fondu assez harmonieusement pour mériter nos applaudissements et notre approbation complète. Le *Spiritisme* sous toutes ses formes a fait le fond de la conférence. Tour à tour, somnambulisme, tables tournantes, médiums ont été étalés devant nos yeux avec une impartialité que nous nous plaisons à reconnaître et à constater. C'était quelque chose, ce n'était pas assez. Pour un pareil sujet, quelques expériences personnelles auraient mieux valu, auraient eu plus de poids que tous les faits ramassés dans des pu-

blications plus ou moins équivoques. Comme le médecin, le philosophe est ou doit être un expérimentateur. Il doit chercher partout et se défier plus que tout autre des *médiums mercenaires qui sont toujours hospitaliers*. Là peut se trouver le commerce qu'alimentent les bonnes gens crédules, mais point le fait scientifique qui est important à connaître pour le penseur. Un billet qui porte : « *Je n'existe pas.* SATAN. » fait et fera toujours rire en France, où nous sommes tous quelque peu fils de Voltaire. Mais ce rire ne détruit pas les mille phénomènes sérieux observés de toutes parts par des gens instruits et dignes de foi.

« C'est là que nous attendions la science philosophique. Elle s'est retournée vers sa sœur, la physiologie, et l'a appelée à son aide. Tout ce dont nous venions chercher l'explication a été mis au rang de ces accidents bizarres que produit le sommeil nerveux, soit qu'il arrive naturellement, soit qu'il soit produit par artifice. Ces accidents ont été constatés, signalés, sinon expliqués par les médecins de tous les temps, et le philosophe Emerson est le seul, à notre connaissance, qui en ait fait l'objet de ses études psychologiques. Dans les paroles de M. Charles, peu s'en est fallu que nous n'ayons trouvé quelques-unes des pages éloquentes écrites par Broussais dans une préface célèbre, en 1828. A cette époque aussi, il y eut une levée de boucliers parce que l'éminent physiologiste se gendarmait contre les prétentions excessives du Spiritualisme philosophique. Aujourd'hui, les spiritualistes eux-mêmes sont heureux de se renfermer dans les limites scientifiques que traçait la physiologie. »

Georges BELL.

Sans nous prononcer sur l'appréciation de M. Georges Bell, nous constatons seulement l'importance que prend chaque jour le Spiritisme, puisqu'il est aujourd'hui jugé digne d'occuper l'attention du monde savant, et d'être l'objet d'une critique dans des conférences que S. Exc. le Ministre de l'instruction publique a quelquefois honorées de sa présence. A. L.

COMMUNICATIONS SPIRITES

OU SE TROUVE LA JUSTICE DU SEIGNEUR

Médium : Mme Collignon.

Rassemblez-vous tous sous l'œil de votre père, enfants égarés, venez à l'appel qui retentit de tous côtés.

Nous ne venons pas guérir ceux qui sont en santé ; nous ne venons pas ramener au centre du troupeau la brebis paisible et soumise qui ne s'en est jamais éloignée ; nous venons, au contraire, à la voix de celui qui nous envoie rappeler ceux qui s'égarent, guérir ceux qui sont malades, consoler ceux qui pleurent, et pour cela, nous venons leur montrer la route qu'ils doivent suivre pour rentrer au bercail ; le traitement auquel ils doivent se soumettre pour recouvrer la santé, l'espérance qu'ils peuvent avoir pour sécher leurs larmes.

Jetez, mes bien-aimés, un rapide coup-d'œil sur les causes de vos souffrances, et tâchez de comprendre quels en sont les effets.

Dans la vie humaine, l'un naît pour la douleur, l'autre pour la joie ; celui-ci voit tout lui sourire, celui-là briser toutes ses espérances ! Pourquoi ? Qu'ont-ils fait, les uns pour souffrir, les autres pour être heureux ? Qu'ont-ils fait, si ce n'est de naître tout nus et faibles, de sortir du sein de leur mère entachés du péché originel (1) qu'ils doivent effacer chacun suivant ses forces, ses aptitudes, son courage, sa persévérance.

Oh ! combien nous en voyons, de ces pauvres créatures, accuser le ciel du destin qui leur est départi ! Combien nous en voyons, maudire parce qu'ils ne comprennent point ! Combien, qui sont faibles et craintifs, seraient rassurés par une parole de consolation et d'espoir, et s'éloignent de plus en plus, faute de l'entendre résonner.

Vous maudissez le ciel, vous accusez Dieu d'injustice, et vous auriez peut-être droit de le faire en suivant d'un œil froid et sec le cours des événements de votre vie.

Oui, plusieurs pourraient dire : Dieu est injuste, Dieu est inflexible, nous sommes condamnés ou absous avant de naître, et quels que soient nos efforts, notre sort est décidé ! Ne voyez-vous pas l'homme faible qu'un revers accable tout-à-coup, incapable de le supporter, se rebeller contre la main qui le frappe ? Et vous vous demandez : pourquoi le Père a-t-il envoyé une épreuve au dessus des forces de l'enfant ? Il avait prévu qu'il succomberait sous le faix : Il était donc condamné dès le ventre de sa mère ? O Dieu ! où est ta justice ? où est ton équité ?

Pourquoi la richesse a-t-elle été donnée à l'homme dur, égoïste, orgueilleux, qui en fait un mauvais usage ? Tu savais bien, ô Dieu, que ses instincts seraient mauvais, puisque c'est toi qui l'as créé ; tu savais qu'il détournerait ton bien de son véritable emploi. Il était donc condamné avant de naître, puisqu'il devait succomber ? Pourquoi le malheureux naît-il dans la misère en butte à toutes les tentations, à tous les vices, sans guide, sans soutien ? C'est encore toi, Seigneur, qui l'as jeté dans ce centre infecté dont la contagion l'a pourri jusque dans la moëlle des os et a gangrené son cœur ? Il s'est vautré dans la fange, il a renié celui dont il n'a jamais senti les bienfaits, il a maudit. Il était donc, lui aussi, condamné dans le sein qui l'engendra, car tu savais, ô Dieu, qu'il avait, le malheureux, besoin d'un appui, d'un soutien ; tu savais qu'il n'était pas de force à résister.

O justice du Seigneur, où donc es-tu ? Où ? Mes bien-aimés, nous allons vous le dire : dans la loi admirable et sainte, dans la loi juste, émanée du centre de la justice, dans la loi de la réincarnation.

Celui qui a failli recommence ses épreuves ; il les choisit, il n'a donc pas le droit de murmurer. Son Père, prudent et sage, le prévient à l'avance des chances de succès et de chute qu'il rencontrera. Il les accepte, car il a des fautes à expier, de la force à acquérir, et la force ne s'acquiert que dans la lutte. Jouteur infatigable, il tente toujours de nouveaux efforts ; il succombe souvent, mais il se relève toujours plus fort, toujours plus courageux pour rentrer dans la lice, car il doit demeurer vainqueur et il le sera.

Celui-là donc qui a succombé au fardeau de la richesse, qui n'a pas su s'en servir comme le Maître l'avait voulu ; qui, dépositaire infidèle, a enfoui les talents qui lui avaient été confiés au lieu de les faire fructifier, celui-là recommencera l'épreuve ; mais alors il endurera les souffrances qu'il a fait endurer à ses frères. Il sentira les tortures de la faim ronger ses entrailles au fumet des mets savoureux des riches orgueilleux et avares comme il le fut. Et plus tard, quand il recommencera encore, il pourra sans crainte accepter le poids de l'or : il sera assez fort pour le supporter, il saura s'en servir.

Le malheureux qui a succombé à la misère, qui a été rongé par l'envie, qui s'est vautré dans d'abjectes débauches, celui-là pourra apprendre, dans une autre existence, les dangers qui entourent l'opulence ; et, plus tard, plus tard encore, il reviendra dans son humble condition ; il la comprendra, il l'appréciera et dira : Seigneur, sois béni, car ta main dispense à chacun le fardeau qui lui convient, et mesure la force de tous tes enfants. Tu tends à tous cette main secourable ; malheur, malheur à celui qui la repousse, car il tombe alors ! Mais, père de bonté, père plein d'une tendre sollicitude, tu reviens toujours offrir ton appui au faible qui a failli ; tu lui accordes du temps pour acquitter sa dette, et, avec du temps, que ne peut-on pas faire ?

L'on dira : tous, tous seront donc sauvés ? Tous les hommes sont donc appelés à jouir des mêmes priviléges, du même bonheur ?

Rappelez-vous, mes frères, la réponse du Maître aux ouvriers de la première heure, de la deuxième heure, de la troisième heure.... qui se plaignaient que le dernier avait reçu un salaire semblable au leur.

« Mes amis, quel tort vous ai-je fait ? N'avez-vous pas chacun ce qui vous revient ? »

Quel tort, mes frères, la bonté du Seigneur vous fait-elle ? Si vous avez eu le bonheur de comprendre, d'obéir, vous arrivez les premiers. Voulez-vous donc pour cela que ceux dont l'entendement était plus obtus, soient jetés dehors, là où l'on entend des pleurs et des gémissements ?

Vous faites-vous donc un bonheur des souffrances de vos frères ? Oh ! ne voyez-vous pas, au contraire, tout ce qu'il y a de grand, de consolant, de sublime dans cette pensée que l'éternité est devant vous pour accomplir votre œuvre, pour achever votre tâche ?

Hâtez-vous d'employer les moments qui vous sont donnés ;

(1) Le péché originel ne peut être pris qu'au point de vue des fautes que nous avons commises personnellement dans une existence antérieure, et que nous devons effacer par notre conduite présente. Dieu est trop bon, surtout trop juste pour nous rendre responsables d'un acte accompli il y a des milliers d'années, alors que probablement nous n'étions pas créés.

hâtez-vous de terminer votre œuvre et d'entrer dans la salle du festin, car les ouvriers paresseux resteront dehors longtemps, bien longtemps encore; mais ils viendront pourtant, eux aussi, demander une place, et elle leur sera accordée.

Que le Seigneur ouvre vos oreilles, vos cœurs surtout! ô mes petits enfants! et qu'il vous accorde de pénétrer dans la salle du festin, revêtus de la robe d'innocence. *(A continuer.)*

LA FRATERNITÉ

Médium : Mme COLLIGNON

Nous vous entendons souvent parler de fraternité, mes bien-aimés; mais combien peu parmi vous comprennent la valeur de ce mot : *Fraternité!* Fraternité pour tous, c'est-à-dire : un cœur qui aime d'un amour égal tous les hommes, un esprit prêt à se mettre à la portée de tous, quels qu'ils soient; une main toujours tendue vers le faible pour le soutenir; une parole de consolation pour tous les affligés; une part d'intelligence pour tous les dépourvus.

Fraternité! mot sublime qui fait de tous les hommes *un seul homme* devant Dieu; de tous les fils d'Adam, *un seul fils* du Père éternel et tout-puissant. Ah! comprenez bien la valeur de ce mot, mes amis, et que ce ne soit pas seulement un mot pour vous, mais une pensée profonde et sainte.

La fraternité ne consiste pas à dire : frère, frère, mais bien *à prouver qu'on l'est réellement*. Et comment le prouverez-vous, si vous n'avez pas pour tous, *les uns et les autres*, ces sentiments d'appui, de bienveillance, de concours que des frères par le sang se doivent entre eux? Des frères par le sang, disons-nous, combien même ce sentiment est faible parmi vous! Ne cite-t-on pas, comme un fait remarquable, un trait de dévouement fraternel, et quoi de plus simple cependant? Cette admiration qu'il excite ne prouve-t-elle pas qu'il est rare?

Ne vous trompez pas avec des mots; comprenez bien que le Seigneur, qui voit vos plus secrètes pensées, veut des *actes sincères provoqués par l'élan du cœur*, et non par l'orgueil humain, par l'amour de l'humanité, et non par l'égoïsme. Car beaucoup, *mes frères* (nous pouvons prononcer ce mot sacré), beaucoup sont fraternels par ostentation, par vanité, ou pour en retirer un paiement usuraire de leur Dieu. Beaucoup prêtent un peu d'amour, pour récolter beaucoup de joies célestes. Ah! dites, dites, est-ce là la fraternité selon Dieu!

Vous êtes frères : c'est-à-dire que tous, vous êtes sortis de la même source. Tous, fils du puissant éternel, vous n'êtes qu'un devant le père de famille. N'aime-t-il pas tous ses enfants : le mauvais comme le bon, l'ingrat comme le soumis? Seulement, pour ceux qui ont démérité, il les corrige, il les éloigne jusqu'à ce qu'ils aient réformé leurs mauvais penchants; jusqu'à ce que, enfants prodigues, repentants, ils viennent humblement demander leur grace, et elle leur est généreusement accordée.

Si vous êtes tous sortis de la même souche, vous êtes donc tous les mêmes; vous avez tous, les mêmes titres à l'amour du Père, car celui qui aujourd'hui mérite l'indulgence, hier avait provoqué le châtiment; celui qui aujourd'hui s'éloigne, demain viendra humble et confus crier grâce aux pieds de son juge.

Tendez-vous tous une main fraternelle, et que nous ayons la joie de voir ce nom sacré inscrit au fond de vos cœurs et non errant sur vos lèvres. Songez, mes amis, que votre enveloppe est un amas de fange sur lequel le Seigneur ne jette jamais les yeux, mais sa vue perçante sait découvrir au fond la pierre précieuse qui s'y trouve enfouie. Faites que cette pierre précieuse soit pure, que le lapidaire l'ait polie et qu'elle puisse, une fois tirée de ses amas d'impureté, refléter le prisme du ciel!

Oh! venez, venez, frères en Dieu, venez comme un seul homme, un seul cœur, une seule âme! Venez, vous tenant tous étroitement embrassés, demander au père de famille la bénédiction qu'il répand sur ses enfants. Venez ainsi, car celui qui a mérité du Père, obtiendra la grâce du coupable; les forts soutiendront les faibles, les bons abriteront les méchants, et le père indulgent et tendre étendra sa main sur tous ses enfants.

Amour, fraternité, charité qui est aussi amour, voilà votre devise, mes bien-aimés. Gravez-la dans vos cœurs, afin que nous puissions vous inscrire aux archives célestes. JOACHIM.

Après avoir remercié les guides.

Nous n'avons rien à ajouter. Fraternité active, amour efficace, et vous serez spirites, c'est-à-dire *disciples de la Vérité*.

RÉMUNÉRATION DIVINE

NICE. — Médium : M. W.

Nous avons un charme particulier qui nous attire vers les esprits incarnés animés du désir de se perfectionner et de suivre la loi de Dieu. Ne vous lassez pas, cher frère en Dieu, de faire abnégation de votre propre volonté comme nous le faisons nous-mêmes; tous les êtres de la création sont dans la puissante main de Dieu, et si parfois il permet qu'ils fassent leur volonté propre, c'est afin de leur donner le mérite de quelque sacrifice fait en sa faveur. Considérez Dieu comme un bon père, qui ne veut que le bien de ses enfants; il punit ceux qui se sont détournés du sentier de la vérité, car il déteste le mensonge et la fraude. Nos amis qui ont participé à vos prières ont éprouvé de grands soulagements en vous entendant invoquer Dieu pour eux; faites encore l'aumône d'une prière pour tous ceux qui souffrent; la goutte d'eau rafraîchit et Dieu n'oublie rien. Aimez tous vos frères; tous ils ont droit à votre affection; ceux qui aujourd'hui sont malheureux, seront demain pardonnés et participeront aux faveurs divines. Traitez donc sur le pied de l'égalité ceux que Dieu lui-même rend égaux devant lui. Vous ne pouvez comprendre comment le pauvre et le riche sont égaux devant Dieu : ils n'emportent en quittant la terre que leurs vertus et leurs vices; et quand, épurés par de longues souffrances morales, ils s'approchent enfin de Lui, ils sont tous au même niveau, comme êtres créés par sa bonté.

Admirez dans le créateur de la nature le rémunérateur suprême et ne vous laissez pas aller à douter de sa justice, car il est juste et équitable et rien de ce que vous avez fait de bon ne sera perdu, comme aussi vos fautes vous seront comptées; il tiendra d'une main ferme et équitable la balance et il ne fera grâce à personne de la moindre offense envers lui; de même aussi toutes les bonnes actions recevront leur récompense. La justice humaine est une amère dérision, et ceux-là qui jugent ici-bas les autres seront jugés à leur tour. ESPRIT FAMILIER.

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.